



Contribution de Léo Mariani (MNHN, PALOC)

Séance 14 : « Laisser tomber les fruits, favoriser les diversités. Réflexions autour d'un cas malaisien »

7 novembre 2025

Résumé :

La Malaisie et la Thaïlande sont deux pays frontaliers, dotés d'une agriculture moderne développée. En matière de durian (un fruit très apprécié dans les deux pays) toutefois, les Malaisiens se distinguent de leurs voisins par une exigence technique apparemment irrationnelle : jamais ils ne ramassent les fruits sur l'arbre, préférant attendre qu'ils tombent pour les vendre, les transporter ou les consommer. Alors qu'ils donnent ainsi l'impression de s'imposer une contrainte inutile et coûteuse (du point de vue la raison moderne), on verra que le choix d'attendre les durians favorise le développement de la diversité culturelle, technique et biologique ; et probablement celui d'une « raison animiste » qui a encore beaucoup à nous apprendre.

Mots-clés : diversités, Asie du Sud-est, durian, changement systémique, raison animiste

Madame la Présidente,

Pour commencer, je voulais vous remercier toutes et tous pour l'invitation dans ce lieu prestigieux, et en particulier bien sûr remercier Anne Fournier de m'avoir proposé d'intervenir dans cette session sur le thème « des modes de pensée traditionnels et modernité ». J'ai bien compris que cette proposition s'inscrivait dans une réflexion plus générale sur les « reconfigurations de l'ordre international ». Et je voudrais en ce sens me saisir de la proposition qu'Anne Fournier vient de réaliser, en l'occurrence de cette idée que « des reconfigurations moins spectaculaires, de nature plus intime, peuvent avoir elles aussi des conséquences importantes sur les choix des humains et donc sur la reconfiguration du monde. »

Je voudrais même, si vous m'y autorisez, introduire mes recherches en général et ma présentation d'aujourd'hui à partir d'une référence à l'approche systémique de « l'école de Palo Alto », et notamment à l'un de ses grands animateurs, l'anthropologue Gregory Bateson. Je dis anthropologue, mais Bateson était aussi biologiste, psychologue et même peut-être éthologue.

C'était un savant transdisciplinaire, ou « indisciplinaire », comme on en fait presque plus aujourd'hui.

Ce sont là des références un peu anciennes, il est vrai, et dont on pourrait estimer qu'elles sont un peu datées. L'école de Palo Alto c'est la cybernétique, les années 1950, et Gregory Bateson est décédé en 1980. Mais ce sont des pensées très fondamentales, qui portaient sur la dynamique des groupes et des systèmes, et qui soulevaient, à ce titre, des problèmes qui n'ont jamais disparu. D'ailleurs, les concepts de Gregory Bateson n'ont jamais cessé d'irriguer l'anthropologie, les sciences de la communication, la psychologie et au-delà. Charles Stépanoff en évoquera peut-être un autre que celui que j'ai choisi, mais l'on voit en tout cas ces concepts réémerger très souvent, être réappropriés.

Pour introduire plus spécifiquement mon propos d'aujourd'hui, et faire écho aux questions qui vous préoccupent, sur « les reconfigurations plus ou moins spectaculaires », j'aimerais invoquer un concept ou une idée en particulier, que j'emprunte à Gregory Bateson, l'idée de « la différence qui fait la différence ». Une différence qui fait la différence, à quoi cela renvoie-t-il ?

J'ai dit que les chercheurs de Palo Alto s'intéressaient à la dynamique des groupes et des systèmes. Ils travaillaient en particulier sur les dynamiques internes des groupes humains, y compris dans les entreprises, mais Bateson s'intéressait aux systèmes en général, et à ce que nous appellerions aujourd'hui des socio-écosystèmes. Dans ce contexte, l'idée de « différence qui fait la différence » c'est l'idée que certaines différences que l'on introduit au sein d'un système sont susceptibles de changer vraiment les choses, dans leur ensemble, alors que d'autres ne changent finalement pas grand-chose. Dans le questionnement sur la dynamique des groupes, il s'agissait par exemple de trouver la plus petite action susceptible de produire le plus grand effet, notamment pour faire évoluer des situations bloquées, des situations dans lesquelles on pouvait avoir l'impression d'avoir « tout essayé » comme on dit.

En particulier, les chercheurs de l'école de Palo Alto estimaient qu'un système tend toujours plus ou moins à préserver son équilibre, même s'il n'est pas optimal. C'est ce que l'on qualifie d'homéostasie. Lorsqu'un acteur souffre de cet équilibre, il va essayer de changer les choses mais en général les solutions qu'il apporte sont des variations autour d'un même thème. L'idée va être alors plutôt de trouver une façon de changer de thème. Il faut introduire un changement de registre ou de nature. Car c'est la seule façon de faire une vraie différence, qui se traduise concrètement. Finalement, la différence qui fait la différence, c'est le petit caillou qui va changer le cours des choses parce qu'on le place exactement au bon endroit. La plus petite action susceptible de produire le plus grand impact.

On peut dire que mon travail porte sur ce genre de différence. Mais je suis anthropologue. Contrairement aux chercheurs de Palo Alto, je n'ai donc pas d'abord pour objectif de débloquer des situations, mais plutôt de les observer, de les décrire et de les qualifier. Il s'agit pour moi de comprendre comment s'opèrent des changements systémiques. Et d'identifier les plus petites différences qui sont susceptibles de les provoquer.

L'exemple que j'ai choisi de vous présenter aujourd'hui est un exemple séminal pour moi, au sens où c'est celui qui m'a porté vers cet intérêt. Cet exemple a trait au durian, un fruit que l'on trouve essentiellement dans la ceinture équatoriale de l'Asie du Sud-est.

De ce côté-ci de la planète, on connaît en général ce fruit pour son odeur incommodante. Mais en Asie du Sud-est, dans toute la région et sans beaucoup d'exceptions, l'odeur n'est qu'une histoire très secondaire, et ce fruit est tout simplement adoré. Très souvent, on le qualifie même de roi des fruits. C'est le cas en particulier en Malaisie, où j'ai travaillé, mais aussi en Thaïlande, le pays voisin que j'évoquerai. C'est aussi le cas cela dit en particulier en Indonésie, à Singapour, au Cambodge, au Vietnam ou aux Philippines, et j'en oublie.

Au début, j'ai commencé à m'intéresser à ce fruit pour son odeur, en bon Occidental si j'ose dire, mais très vite, je me suis rendu compte que cette odeur n'était pas si terrible et qu'elle m'empêchait, finalement de m'intéresser à l'immense diversité d'histoires dans laquelle le durian était pris, localement. Pour vous donner une idée, le durian est un peu à la Malaisie ce que le vin est à la France. C'était donc très suffisant de ma part que de m'en tenir à la question de l'odeur.

J'ai donc commencé à m'intéresser au durian par un travail qui portait sur le nord de la Malaisie, où il y a beaucoup de plantations, non loin de la frontière thaïlandaise. J'ai déduit deux grandes observations du temps que j'ai passé à explorer la zone, deux observations que je vais maintenant vous résumer.

La première a trait à un contraste entre la Malaisie et la Thaïlande, un contraste des niveaux de diversités, et « diversités » est un terme que je mets ici au pluriel. Ce que j'observais, en effet, et pour peu que l'on se place à une échelle générale, c'était, du côté malaisien, une grande diversité variétale de durian effectivement cultivée, mais aussi par exemple une grande diversité de techniques et de pratiques associées, une grande agro-biodiversité en général, et une importante diversité de tailles et de types d'unités de production : en Malaisie, il y avait des durians dans les cours des maisons, mais aussi dans un très grand nombre d'exploitations de toutes les tailles. Et sur tous ces points, le contraste était saisissant avec la Thaïlande voisine.

Il va de soi que je raisonne ici « en termes généraux », car il y avait aussi des similitudes entre les deux pays. Mais dans l'ensemble, les diversités thaïlandaises associées au durian étaient beaucoup moins importantes, à tous les niveaux. Ce contraste, il m'a d'autant plus intéressé que la Malaisie et la Thaïlande ce sont deux pays très modernes, tous les deux dotés d'agricultures très développées. En Malaisie, vous avez par exemple des dizaines de milliers d'hectares uniformément consacrés au palmier à huile, et qui sont gérés de façon extrêmement rationnelle. Bon, donc deux pays comparables sur le plan du développement de leur agriculture, et de leur développement en général, mais un contraste vraiment flagrant dans le domaine du durian, en termes de diversités au pluriel, et donc aussi de biodiversité.

C'était donc ma première observation. Et j'en viens maintenant à ma deuxième observation, qui est tout aussi étonnante, mais plus déroutante encore : dans toute la Malaisie en effet, et j'insiste sur l'idée que c'est toute la Malaisie qui est concernée, les gens ne ramassent jamais les durians sur l'arbre. Ils ne récoltent pas les durians, ils attendent que les fruits tombent. Cela vaut pour les durians que l'on trouve dans les jardins à l'arrière des maisons, les arbres

familiaux, aussi bien que pour les fruits dans les exploitations de grande taille, que nous qualifierions volontiers de modernes. Nulle part les Malaisiens ne ramassent les durians sur l'arbre. Ils attendent qu'ils tombent. Ce sont aujourd'hui les seuls, dans la région, à s'imposer cette exigence.

Alors évidemment, attendre que des fruits tombent pour les commercialiser et pour les consommer, cela pose *a priori* d'innombrables problèmes. Le durian, quand il tombe, il est à maturité et ne peut plus être conservé, ou presque plus. Il est globalement beaucoup plus fragile et il va donc falloir très vite l'écouler, le transporter et le vendre. Il va falloir lui trouver un marché, des débouchés. En pratique, cela fait que les durians malaisiens sont très peu exportés au-delà de la péninsule malaisienne. Ils sont principalement écoulés localement, dans le rayon qu'une voiture est capable de couvrir dans la journée. Singapour, qui se situe au Sud de la péninsule, est ainsi le débouché principal à l'export.

Mais bien entendu, c'est dans les plantations que le problème se pose en tout premier lieu, car attendre que les fruits tombent, cela veut dire que l'on doit leur réserver un traitement individualisé. Il faut surveiller les arbres en continu, et il faut payer des gens pour ce faire, pour regrouper les fruits, les trier etc. Et cela se traduit également sur la forme du marché lui-même, qui est un marché sans stocks, en flux tendu. Pendant la saison des durians, les prix varient ainsi au jour le jour, en fonction de ce qui est tombé la nuit d'avant. Ils sont en quelque sorte indexés sur les fluctuations climatiques, car un coup de vent peut faire tomber plus de fruits insuffisamment mûrs, faire baisser la qualité et les prix avec elle. Enfin, laisser tomber les durians limite la taille des exploitations et le niveau d'industrialisation : jamais vous ne pourrez par exemple mécaniser le ramassage. Vous êtes limité dans le traitement technique de masse.

En bref, et si je résume un peu, laisser tomber les durians ça ne semble pas très rationnel d'un point de vue économique, ni plus généralement d'un point agronomique, technique etc.

Pourtant, si l'on approfondit la compréhension, on aboutit à deux nouvelles observations, qui sont très importantes :

D'une part en effet, et ce n'est pas si étonnant que cela, les Malaisiens ne voient pas du tout les choses de cet œil-là. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils laissent tomber les durians, jamais ils ne se disent que c'est un choix irrationnel. Au contraire même ils et elles ont toujours de bonnes raisons à donner. Certains vous diront simplement que les fruits sont meilleurs quand ils tombent, parce qu'ils sont à maturité. Et ma foi, c'est une excellente raison. D'autres vous diront que c'est plaisant d'attendre que les durians tombent, parce que l'attente augmente *in fine* la satisfaction. Mais aussi parce qu'on n'attend pas tout seul, évidemment. L'attente est un moment social imminent. Comme la consommation d'ailleurs. Les gens ramènent parfois des durians chez eux, mais à la saison ils vont la plupart du temps manger des durians lorsqu'ils arrivent et qu'ils sont le plus frais possible, à la sortie du travail. Cela fonctionne un peu comme l'apéritif chez nous. Et même un peu plus d'ailleurs, notamment dans les villages où le moment de la fructification des durians est aussi encore souvent celui que les familles choisissent pour se réunir, les gens qui travaillent à la ville pour rentrer au village. Enfin, on entend souvent qu'il faut laisser tomber les durians parce que sinon les arbres ne produiraient plus. Les gens disent que cet arbre a beaucoup de caractère, qu'il est capable décider sur qui il laisse ou non tomber

ses fruits, et qu'en général il ne laisse pas tomber ses fruits sur les personnes vertueuses. Ils disent aussi que les arbres à durians sont très liés à leur propriétaire, et qu'ils peuvent même mourir avec lui ou avec elle. En tout cas c'est un arbre qu'il faut respecter, et je reviendrai en conclusion sur ces « raisons animistes ».

Mais je voudrais auparavant évoquer aussi une deuxième sous-observation. Il se trouve en effet que l'on peut relier les diversités associées au durian en Malaisie au choix de laisser tomber les fruits. Je serai nécessairement un peu trop bref pour expliciter ce lien, mais l'idée, c'est qu'en laissant tomber le fruit, vous organisez le monde autour de lui, et plus précisément autour de sa temporalité, de sa fragilité et de la contingence de l'arbre et de l'environnement. Vous bâtissez un monde autour d'une forme d'imprévisibilité et d'incertitude intrinsèque. Vous adaptez un monde aux spécificités du fruit, un monde qui se trouve donc être en mouvement perpétuel et dans un processus d'ajustement continu.

Et en même temps, je l'ai un peu évoqué, les gens ne perçoivent pas cela du tout comme un comportement irrationnel. Ils y trouvent très largement leur compte, avec d'ailleurs une diversité de motivations. Pour les gens en tout cas, ce ne sont jamais des durians en général qui tombent des arbres, mais des fruits en particulier. Comme ce sont des fruits toujours un peu particuliers que les employés ramassent dans les plantations, parce que ces fruits ne viennent pas par groupe, en masse comme dans le cas d'un ramassage, mais individu par individu. Et ce traitement individualisé, il se décline ou il se traduit dans tout le système. Dans les plantations, les meilleurs fruits bénéficient même d'un traitement exceptionnel, au point parfois d'être attachés un par un par la partie basse de leur pédoncule. Lorsqu'ils tombent ils restent ainsi suspendus et ne risquent pas de s'abîmer.

En somme, tout le système est organisé autour d'un tropisme singularisant. Et l'on retrouve ce motif de la singularité aussi dans le goût et l'esthétique, car la singularité des durians, et leur diversité, est finalement très recherchée : il faut goûter les durians de telle variété, de tel endroit, de tel village et/ou de telle personne en particulier. Et l'on voit se dessiner quelque chose un peu comme la notion de terroir en somme.

En résumé, je dirais que laisser tomber les durians est une différence qui fait la différence, une différence qui a des implications sur l'ensemble du système, depuis l'esthétique jusqu'à l'économie ou l'agronomie. Et j'ajouterais pour finir avec le durian que laisser tomber les fruits facilite le développement d'un point de vue animiste, ou d'un « mode de pensée traditionnel » pour reprendre la terminologie favorisée par Anne Fournier.

Parce que laisser tomber les durians oblige à s'intéresser à eux de façon beaucoup plus serrée. Il devient nécessaire d'en savoir plus sur le caractère de l'arbre, sur sa façon de réagir. Il faut pouvoir mieux anticiper ses réactions. Et c'est l'arbre qui est au centre de toutes les attentions, ce sont ses fruits que l'on espère et que l'on chérit. Et c'est donc l'arbre, aussi, que l'on soigne, que l'on remercie ou même parfois peut-être que l'on maudit lorsqu'il se comporte inadéquatement. De mon point de vue, c'est simplement cela l'animisme, cette façon de se reconnaître un partenaire imprévisible, parce que l'imprévisibilité c'est l'altérité. Un partenaire imprévisible dont il faut anticiper les comportements, et à propos duquel il faut donc un peu spéculer. Dans les plantations malaisiennes, bien sûr, les gens prêtent des intentions aux arbres.

Ils évoquent leur caractère et certains leur prêtent même quelque chose comme une âme. On pourrait avoir tendance à n'y voir qu'un fantasme anthropomorphique, mais je crois que ce serait mécomprendre le rapport animiste. Prendre l'animisme pour un fantasme c'est le considérer depuis un point de vue moderne, détaché, qui n'a pas besoin de composer avec l'arbre au quotidien. Ni de se faire un devenir commun avec lui et avec son environnement.

Pour conclure, je voudrais délibérément opérer un saut géographique, jusque dans les vignes en France, où j'ai aussi parfois entendu dire que « les vignes ont une âme ». Qu'est-ce que ça veut dire que les vignes ont une âme ? Ai-je un jour demandé à un vigneron qui me le disait. Ce qui est ressorti de la conversation qui a suivi me paraît très intéressant. Parce qu'au fond, le vigneron m'a dit la même chose que les planteurs malaisiens de durian. Les vignes ont une âme parce qu'elles ont un caractère propre, un principe qui les singularise et qui est impossible à circonscrire complètement et donc à rationaliser. On peut bien sûr les discipliner un peu, mais lorsqu'on fait le choix de ne pas trop les discipliner, il faut composer avec leurs humeurs, au quotidien, leur imprévisibilité. La raison animiste est ce qui permet cette composition, et c'est de toute évidence une raison pratique.

Mais l'exemple du vin permet aussi de mettre plus largement en perspective le cas du durian. En matière de viticulture, je me suis en effet intéressé en particulier à des viticulteurs et viticultrices qui ne mettent plus de soufre dans le vin. Le soufre est un conservateur, un stabilisant et un antiseptique extrêmement puissant. En ne mettant plus de soufre dans le vin, ces viticulteurs font un peu comme les Malaisiens qui laissent tomber les durians. Ils introduisent de la contingence et de l'incertitude dans l'ensemble du système, ce qui change absolument tout.

Ce que j'observe, par ailleurs et presque par conséquent, c'est que dans le cas des vins sans soufre comme dans le cas du durian, la différence qui se fait jour s'accompagne d'une large diversification qui est à la fois agronomique, variétale, technique, commerciale, etc. Et cette diversification contraste très nettement avec l'organisation moderne de la viticulture. Parce que l'organisation moderne de la vitiviniculture, elle subordonne les végétaux et les environnements aux objectifs de production. Dans le cas des vins sans soufre comme des durians qu'on laisse tomber, c'est un peu le contraire : on subordonne les objectifs de production aux rythmes des fruits et des arbres.

Dans les deux cas en tout cas, le changement vient d'une différence qui est assez infime et qui bouleverse tout. Dans les deux cas aussi, et c'est fondamental, cette petite différence technique est associée, dans l'ensemble, à une plus grande diversité. C'est pourquoi je disais dans mon résumé que l'on pourrait s'inspirer de la raison animiste, en tout cas on pourrait regarder dans la direction que pointe la raison animiste plutôt que de s'arrêter, comme on le fait trop souvent, au doigt qui pointe la direction pour dire qu'il est mal orienté, que l'animisme est irrationnel.

Quand le sage montre la lune, c'est bien la lune qu'il convient de regarder plutôt que le doigt. Dans les cas que j'ai évoqués, la lune, ce sont simplement des pratiques qui sont, au sens propre, plus respectueuses de l'environnement. Plus respectueuses, parce qu'elles composent avec ses spécificités écologiques et physiques plutôt que de les nier ou de les annuler. Par

ailleurs, et je le répète une dernière fois, il semble que ces pratiques tendent à favoriser plus ou moins directement le déploiement des diversités. Elles favorisent « le fait de la diversité » pour reprendre les mots très beaux de Claude Lévi-Strauss dans un passage de *Race et histoire* que j'aimerais lire avec vous et où c'est d'ailleurs, et comme souvent, un Claude Lévi-Strauss plutôt animiste qui s'exprime :

« C'est le fait de la diversité qui doit être sauvé, non le contenu historique que chaque époque lui a donné et qu'aucune ne saurait perpétuer au-delà d'elle-même. Il faut donc écouter le blé qui se lève, encourager les potentialités secrètes, éveiller toutes les vocations à vivre ensemble que l'histoire tient en réserve ; il faut aussi être prêt à envisager sans surprise, sans répugnance et sans révolte ce que toutes ces nouvelles formes sociales d'expression ne pourront manquer d'offrir d'insusité. »

Lévi-Strauss, *Race et histoire*.